

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 29 (1979)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Présentation  
**Autor:** Gisel, Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-381152>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Le comité de rédaction a confié à un groupe de collaborateurs le soin de rédiger ce «numéro à thème». Il remercie les auteurs, en particulier MM. Pierre Gisel et Denis Zaslawsky qui ont assuré la coordination de l'ensemble.*

## PRÉSENTATION

PIERRE GISEL

Ce numéro devait être centré sur le dialogue entre philosophes et théologiens. Débat trop vaste. Aujourd’hui en tous cas, et pour diverses raisons. L’on peut d’abord noter que les deux partenaires — philosophe et théologien — sont, chacun pour leur part, engagés dans une nécessaire redéfinition de leur fondement, du statut de leur discours respectif, de sa possibilité, de sa vérité. L’on doit en outre remarquer qu’il y a quelque artificialité à les mettre face à face, présentement en tous cas, et peut-être de toujours. Dans le dialogue du philosophe et du théologien s’introduit en effet un tiers, déclaré ou non, celui que représentent aujourd’hui les sciences humaines; par-delà leurs différentes approches, c’est en effet la question du réel qui, probablement, refait surface. La question du monde, de son existence antécédente, de sa culture et de ses rites sociaux. Non que les sciences humaines soient de droit légitimées à parler au nom du réel (qu’est-ce que le réel?), mais bien parce que, de fait et conjoncturellement, elles fournissent l’occasion à propos de laquelle cette question du réel revient, et donc l’occasion d’un premier décentrement, commun à la théologie et à la philosophie.

J’ai longuement hésité quant à la manière de présenter ce numéro. Comment baliser le champ à parcourir en faisant abstraction de son propre point de vue? Etait-ce possible? Et si non, n’allais-je pas m’arroger, non sans impérialisme, le droit à la fois de distribuer les cartes, d’énoncer les règles du jeu et d’indiquer les cheminements possibles, les points de rencontre offerts et les voies sans issue?

Je me suis finalement résolu à écrire un texte «engagé». Les questions soulevées sont, dans leur énoncé présent tout au moins, trop récentes pour qu’on puisse, sans risque de les travestir, les circonscrire dans un langage commun, ni en dire l’économie d’une manière telle que chacun puisse s’y retrouver. Au reste, le dialogue noué entre nous, lors de la préparation du numéro, a bien témoigné de cette difficulté. Le lecteur ne prendra donc pas ce texte d’introduction comme un liminaire, mais bien comme un texte déjà inséré dans la problématique qui suit et témoignant comme les autres —

mise à part une certaine retenue de circonstance — d'une entrée particulière dans le champ proposé; il est, probablement, instructif à ce titre même.

A lire les textes ci-après, on verra que l'ensemble s'articule autour du couple *vérité d'existence/vérité formelle*. Le titre retenu pour l'ensemble du numéro l'indique. On aurait aussi pu parler de «théologiens et philosophes à la recherche du réel». Le lecteur est en tous cas invité à entrer dans le procès d'une certaine prétention de la rationalisation, celle, probablement, de la généralité. On y était peut-être conduit par le choix qui nous avait fait retenir, à l'horizon de nos réflexions, le thème de la croyance. La réalité — et la perdurance, le retour ou la métamorphose — du croire n'indique-t-elle pas une résistance humaine, au minimum factuelle mais peut-être plus globalement instructive, à une certaine manière d'envisager l'exercice de la raison, son statut et donc sa validité et sa portée? Peut-être. Mais ce n'est pas là — sinon dans sa forme particulière — propos de théologien seulement. Que le procès d'une certaine prétention de la rationalisation soit ouvert l'indiquent à mes yeux les deux textes de Mesdames G. Dufour et M.-J. Borel, justement philosophes. Le texte de Madame Dufour n'est-il pas en effet entièrement consacré à la grande question, ici décisive, d'une irréductibilité de la réalité humaine à un «savoir objectif», «universel» et «abstrait»? Ne se veut-il pas témoin d'une autre intelligibilité? Ne tente-t-il pas, selon ses propres termes, de s'installer hors de l'«alternative positivisme ou métaphysique»? Ne débouche-t-il pas, enfin, sur un regard porté en direction d'une «raison substantielle» (irréductible et à «un contenu privé de forme» et à «une forme vide sans substance»), jouissant d'une «antériorité ontologique» sur tout savoir? Quant au texte de Madame Borel, à partir d'autres horizons certes, ne plaide-t-il pas pour une «logique naturelle» irréductible à la «logique formelle», validant le moment de l'effectif, de l'usage, de l'action (et dans leur «relativité»)? N'invite-t-il pas à porter le regard sur un «parler du monde», une «argumentation» «d'ordre pratique», un monde de l'«opération», certes structurés à chaque fois (et donc «logiques»), mais non réductibles aux procédures mathématiques (logique irréversiblement considérée comme «un cas très particulier»)?

Le couple *existence/formalisation* se tient encore, comme on le verra, au centre de la confrontation entre deux textes, plus nettement antithétiques je crois, celui de Denis Zaslawsky et le mien. C'est probablement là que le dialogue est le plus serré et l'opposition la plus aiguë.

Enfin, le texte de Roger Berthouzoz apporte au dossier une pièce de geste littéralement plus «positif»: les modifications du concept de croyance dans l'histoire récente de la théologie catholique. On discerne, au sortir des «Lumières» et de son mouvement d'émancipation, une tendance à disjoindre «l'ordre de la raison» et «l'ordre du sentiment» ainsi qu'à une «réduction de l'instance de Révélation» (quasi-identifiée à «l'enseigne-

ment d'une doctrine»). La croyance tend dès lors à se présenter comme «adhésion intellectuelle» (légitimée par autorité). Ce complexe théologique comprend l'objet de la croyance comme «surajouté» et la réalité selon un «concept clos et statique». Avec Vatican II, la conjoncture a changé. On travaille alors sur un «modèle historique de la foi» qui, à mon sens, n'est pas sans rapport d'homologie avec l'ordre de l'agir, de l'exister, de la réalité concrète qu'indiquaient, à des titres divers, les contributions de Mesdames Borel et Dufour et de moi-même.

A considérer ces textes, on regrettera peut-être, non sans raison, certaines absences. Le problème posé aurait certainement bénéficié d'un apport de type littéraire ou artistique (comment traiter de la croyance hors d'une réflexion sur l'imaginaire?) et de contributions de représentants des sciences humaines (le fait du croire examiné par le psychanalyste, le sociologue ou l'ethnologue, etc.). Ces apports auraient ainsi concrètement témoigné du décentrement auquel sont de fait soumises les raisons philosophique et théologique aujourd'hui et auquel, selon certains d'entre nous, elles *doivent* être soumises. C'est peut-être partie remise.

\* \* \*

Existence et formalisation; examen du fait de la croyance. Je crois l'ensemble de cette problématique de grande importance. Non qu'il en aille d'une défense des droits de la foi *à côté* de la raison. Il importe certes de dire que la logique formelle n'épuise pas le réel. Mais, plus gravement et plus globalement, l'enjeu tient aussi, et avant tout je crois, à la question de savoir si l'on peut plaider pour une croyance *structurée*, «logique» en ce sens-là; de même, sur l'autre versant, savoir si l'on peut défendre une raison positivement articulée à un réel qui, ontologiquement, la précède. Or, on le sait bien, la reconnaissance possible de cette précédence fait justement problème, aujourd'hui, comme si elle ne pouvait plus être reçue comme don, mais seulement éprouvée comme obstacle injustifiable (ouvrant sur la seule révolte) ou vue comme pur être-là, privé de toute signification (ouvrant sur le dérisoire). A mon sens, ce double plaidoyer ne sera réellement possible et légitimement valide que si la foi peut être comprise de façon *non fidéiste* (une foi qui ne soit plus gratuite et non obligée) et la raison de manière *non rationaliste* (une raison qui ne soit plus première et auto-suffisante). Or, assurément, c'est là un problème de culture globale. Et, pour l'homme, je crois, de survie.

